

Décrire le travail, travailler la description: la formation littéraire d'Émile Guillaumin, écrivain et paysan

S'inscrivant contre la tradition littéraire du roman rustique, Émile Guillaumin propose dans La vie d'un simple une nouvelle voie pour décrire le travail de la terre. Paysan et écrivain, il privilégie l'expérience à l'observation et ses descriptions s'inscrivent dans une réflexion plus générale sur la condition paysanne. L'étude de la genèse du texte révèle en outre des similitudes entre le travail de la terre et le travail de la plume: Guillaumin se forme au métier d'écrivain par un apprentissage méticuleux, commenté avec les termes de l'ouvrage agricole.

Le monde rural fait l'objet de nombreuses représentations dans la littérature française, notamment au XIX^e siècle, où Balzac, Sand ou encore Zola y ont consacré des œuvres qui ont marqué l'imaginaire paysan. C'est en réaction à ces auteurs qu'Émile Guillaumin (1873-1951) publie son premier roman pour décrire des paysans qui, dans la lignée de *Jacquou le Croquant* (1900) d'Eugène Le Roy, ne sont ni de rustres sauvages, ni des innocents idéalisés. La finalité diffère de celle de ses prédécesseurs, bien sûr, mais plus encore la méthode. Fort de son expérience du métier, Guillaumin présente le travail de la terre de l'intérieur, pendant même qu'il l'expérimente. Il écrit en effet en parallèle de son activité agricole, contrairement à nombre d'écrivains prolétariens qui le font «dans un second temps, lorsque les conditions leur ont permis d'évoquer ce qui n'était plus qu'un douloureux souvenir»¹.

Cette expérience de la terre a nourri plusieurs livres sur le milieu des paysans, dont un premier roman nommé au prix Goncourt, *La vie d'un simple* (1904). Roman rustique par excellence, selon de nombreux critiques, il est également étudié par les sociologues et les historiens s'intéressant au monde rural de l'époque. Le texte décrit en effet avec précision le travail quotidien des métayers, leur rythme de vie calqué sur celui des saisons, ou encore les relations qu'ils entretiennent avec leurs maîtres. Il évoque tant la dureté des conditions de travail que la fierté qu'ils ressentent à accomplir un métier utile. Ce n'est cependant pas un reportage, c'est un roman. Publié par un paysan se formant au métier d'écrivain en décrivant le travail de la terre, *La vie d'un simple* présente également une réflexion sur le travail de la plume. L'étude de la genèse du texte et de son histoire éditoriale révèle que l'écriture est elle-même considérée comme un travail intense, précis et rigoureux, dont la maîtrise requiert de l'expérience, au même titre que l'ouvrage agricole, qui fournit d'ailleurs une série de métaphores pour évoquer l'activité de l'écrivain.

Cet article vise à comprendre, dans un premier temps, en quoi la description que propose Guillaumin du travail des paysans diffère d'autres œuvres sur le sujet, et, dans un second temps, de quelle manière l'écriture est elle-même décrite comme un travail.

1. Décrire le travail de la terre de l'intérieur

Premier roman de Guillaumin, *La vie d'un simple* (1904), sous-titré «Mémoires d'un métayer», fait le récit de la vie d'Étienne Bertin, surnommé Tiennon, métayer ayant traversé le XIX^e siècle dans le Bourbonnais. L'entrée en littérature de l'auteur est donc liée à la description du monde paysan, mais on peut même ajouter qu'elle s'effectue *contre* une certaine forme de représentation, peu fidèle selon Guillaumin, de la vie paysanne dans la littérature française². Classe marquée par la sauvagerie et l'absence d'humanité dans les approches «ethnocentristes» à la Balzac ou idéalisée dans les représentations «populistes» à la Sand, les paysans sont le plus souvent décrits de l'extérieur, par des écrivains qui ne connaissent le monde rural que de manière superficielle³. À la fin du siècle, la perspective change avec la parution de *Jacquou le Croquant*: «L'auteur éprouve une empathie forte

¹ P. Aron dans C. Malva, *Ma nuit au jour le jour*, p. 247.

² Voir par exemple A. Decors, *Émile Guillaumin, journaliste*, p. 197-222.

³ Sur les représentations «ethnocentristes» et «populistes» des paysans, voir A. Roche, *Émile Guillaumin*, chap. 3. Dans sa «brève histoire du roman régionaliste», C. Jaquier évoque également ce double *topos* qui parcourt l'histoire du roman régionaliste et rustique: «l'homme de la terre, pasteur ou laboureur, y est représenté soit comme un berger aimable, soit comme un rustre, un manant, un gueux» (*Par-delà le régionalisme*, p. 33).

envers ses personnages, mais le paysan campé n'est plus le naïf de la Pastorale.»⁴ *La vie d'un simple* s'inscrit dans cette voie, mais Guillaumin, moins révolutionnaire que Le Roy, souhaite se démarquer de son inspiration:

Un ami m'avait prêté le *Jacquou le Croquant*, d'Eugène Le Roy, nouvellement paru. Révélation... Enthousiasme... Et tentation immédiate de m'essayer aussi à narrer l'existence d'un métayer de chez moi, sans y mêler d'événements dramatiques **exceptionnels**, en y mettant seulement des épisodes **quotidiennement observés**, des sensations directes, des souvenirs contés par les «anciens». Je fus comme poussé par le sujet, écrivant cela d'arrache-pied aux veillées tard prolongées d'un automne et d'un hiver, dans une chambre sans feu⁵.

Si Guillaumin aborde également des conflits sociaux, il ne s'attache pas à décrire la révolte des paysans, ou la voie vers leur émancipation, à travers un événement particulier. Plutôt que l'exception, il choisit de représenter la vie quotidienne d'un simple métayer, de son enfance à ses derniers jours, dans ce qu'elle a de plus ordinaire, précisément parce qu'elle est représentative de la vie que pouvaient mener dans l'Allier les métayers, qui ne possédaient pas de terre, mais devaient la louer et partager les récoltes avec leur maître. Dans un article intitulé «Plaidoyer pour les réguliers», Guillaumin déplore en effet que les marginaux occupent une place de choix dans la littérature (et notamment dans les œuvres qui reçoivent des prix ou connaissent le plus de succès), au détriment des «réguliers», cette «masse innombrable» au quotidien ordinaire⁶.

Inspiré par Le Roy, Guillaumin souhaite voir une littérature qui traite des paysans plutôt qu'elle ne les utilise. Dans son roman, il met d'ailleurs en scène un écrivain «célèbre» qui note le parler de Tiennon et de ses proches pour illustrer les «scènes champêtres dans [s]on prochain roman». Réaction du métayer: «Eh bien, je ne trouvais pas très loyale la façon d'agir de ce faiseur de livres. Je lui en voulais un peu d'inscrire mes réponses pour les publier, pour que d'autres bourgeois comme lui en puissent rire à leur tour.»⁷ Pour Guillaumin, la littérature rustique ne doit pas s'adresser uniquement aux bourgeois; il faut créer une littérature paysanne que liraient également les paysans. Et écrite par des paysans. *La vie d'un simple* n'est sans doute pas une histoire racontée directement par son protagoniste, comme Guillaumin le fait croire dans son avertissement «Aux lecteurs». La prise de notes évoquée par l'auteur semble incompatible avec le travail d'écrivain décrit ci-dessus dans la citation de «Vingt ans après» et Roger Mathé a révélé la mise en scène: la vie de ce métayer serait en fait inventée sur la base d'observations de l'auteur et de récits entendus. Plusieurs éléments sont d'ailleurs déjà présents dans des brouillons antérieurs de Guillaumin et de nombreux parallèles peuvent être établis avec les lieux et les personnes fréquentés par l'auteur.

Que le livre parle de Tiennon, de Guillaumin ou de proches de l'auteur, il porte surtout sur le travail des champs et la condition paysanne, comme le relève Jean-Richard Bloch:

Guillaumin ne raconte pas d'histoires. Il ne sait pas nouer les cordons d'une anecdote. Son art est plus simple: rien n'intéresse sa sensibilité hors le travail des champs.

[Le] travail [des champs] forme la seule intrigue de ses livres. Il en constitue l'unique héros. Les personnages qu'il met en scène sont auprès de lui de pâles silhouettes. Lui seul vit et nous intéresse. Notre lecture achevée c'est de lui seul que nous gardons un souvenir⁸.

Ce constat, tiré d'un article par ailleurs très positif de 1912 qui conclut que les livres de Guillaumin sont indispensables, s'applique sans doute moins à *La vie d'un simple*, cependant, qu'à un autre ouvrage, *Tableaux champêtres* (1901), où l'auteur s'attache à décrire le travail des paysans dans une série de chapitres qui suivent les saisons à la campagne: labour, binage, fenaison, battage, semailles, etc. Ces tableaux présentent des «descriptions longues, minutieuses, regorgeant de précisions techniques»⁹. Ainsi de cette scène de fenaison:

⁴ A. Roche, *Émile Guillaumin*, p. 99. Autre roman exemplaire aux yeux de Guillaumin: *Les Paysans* de Wladyslaw Reymont, écrit entre 1904 et 1908, mais traduit du polonais en 1925, plus de vingt ans après la parution de *La vie d'un simple*. L'ouvrage de Reymont a été réédité aux Éditions l'Âge d'Homme en 2009.

⁵ É. Guillaumin, «Vingt ans après», p. 1, je souligne.

⁶ *Le Peuple*, 29.12.1925; cité dans A. Decorps, *Émile Guillaumin, journaliste*, p. 201. Dans cet article, Guillaumin évoque «les primitifs, les dévoyés, les hors-la-loi» des récits de M. Genevoix, H. Poulaille, H. Pourrat, A. Marchon ou encore A. Chamson.

⁷ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1943, p. 169.

⁸ J.-R. Bloch, *Carnaval est mort*, p. 200.

⁹ R. Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, p. 199.

Ils s'avancent, manœuvrant les faux du même mouvement rythmique et continu, en un déhanchement de tout leur organisme. À chacun de ses demi-cercles, la daille abat les herbes par milliers, les tasse en un andain correct qui serpente d'une extrémité à l'autre du pré.

On entend, quatre fois répété, le même bruit si caractéristique de l'acier perfide rompant les tigelles, et les quatre andains parallèles s'allongent... D'instant en instant, l'un des ouvriers s'interrompt, essuie la lame brillante, passe sa pierre sur le taillant d'acier: «Frinc!... frinc!... frinc!...»¹⁰

Très technique, cette description se distingue de la celle que fait Émile Moselly de la même activité:

Il aimait ça, faucher. Il s'avançait, assis sur ses jambes, les genoux en dehors, les bras libres pour donner à la faux son large balancement. L'acier sifflait, coupait les tiges tendres avec un bruissement subtil. La force de ses bras, la souplesse de ses muscles lui inspiraient des pensées joyeuses¹¹.

Véritable «exaltation des gestes des travailleurs [...] décrits de manière à en rendre toute la beauté»¹², cette description intègre des qualificatifs positifs pour souligner le bien-être du paysan en communion avec la nature. Né dans une famille de vigneron, Moselly, devenu professeur à Paris au gré d'une ascension sociale qui l'arrache à sa vie de travailleur rural en Lorraine, évoque l'esthétique du geste, vu de l'extérieur. Guillaumin, quant à lui, utilise le vocabulaire précis des ouvriers (daille, andain) et décrit également l'effet des gestes sur le corps: ce «déhanchement» qui entraîne des douleurs mentionnées plus loin dans le livre. Surtout, Guillaumin décrit, outre le geste, son résultat: «À chacun de ses demi-cercles, la daille abat les herbes par milliers, les tasse en un andain correct qui serpente d'une extrémité à l'autre du pré». Ce n'est pas le geste en soi qui compte, mais son effet, puisque le fauchage est un labeur, non une expression artistique.

La description du travail des paysans va plus loin encore, car elle porte également sur les sensations ressenties lors de l'accomplissement des gestes:

Au début, mon dieu, cela ne semble pas bien dur; un citadin hardi croirait pouvoir s'en tirer. Mais quand on a continué, d'un plant à l'autre, d'un rayon à l'autre, pendant plusieurs heures, une douleur survient à l'épaule, se propage à tout le bras, gagne la main où elle se traduit en brusques élancements qui font tressauter la chair, cependant que les doigts s'aplatissent, se déforment, sous la pression continue du manche.

Bientôt s'y ajoute une courbature atroce, du fait de rester constamment penché, le dos arrondi, en une position anormale. Et les yeux se voilent de regarder toujours avec attention, pour ne pas détériorer les jeunes plants tout en les délivrant des mauvaises herbes. Une besogne point trop dure, de par l'accomplissement prolongé, se trouve ainsi devenir torturante, cruelle¹³.

Cette scène de binage décrit des sensations intimes inscrites dans la durée. Un témoin qui ne les aurait pas vécues et ne s'intéresserait qu'au geste accompli, de l'extérieur, ne pourrait en rendre compte. Privilégiant l'expérience à l'observation, Guillaumin précisera d'ailleurs quelques années plus tard que «les écrivains d'origine prolétarienne peuvent donner sur leur milieu propre des précisions auxquelles n'atteindront jamais les observateurs les mieux doués appartenant à un milieu différent»¹⁴. Il rejoint en cela Henry Poulaille, fondateur du mouvement littéraire prolétarien (1930), qui fait de l'appartenance sociale des écrivains une garantie d'authenticité opposant les véritables écrivains prolétariens à ceux issus du courant populiste¹⁵.

La primauté de l'expérience s'inscrit dans une longue tradition historique où «l'expérience individuelle est [...] un outil»: «Thucydide, résolu à faire comprendre plus qu'à raconter, s'est lancé dans son œuvre conscient que c'est non ce qu'il a vu mais ce qu'il a vécu qui lui permettait de l'écrire, lui a prodigué

¹⁰ É. Guillaumin, *Tableaux champêtres*, p. 60-61.

¹¹ É. Moselly, *Fils de gueux*, p. 132, cité par C. Rothiot, «Le “travail de terre”, une philosophie de la vie dans *Fils de gueux* d'Émile Moselly», p. 323.

¹² C. Rothiot, «Le “travail de terre”, une philosophie de la vie dans *Fils de gueux* d'Émile Moselly», p. 323.

¹³ É. Guillaumin, *Tableaux champêtres*, p. 45. Même type de description pour les moissons, où l'activité se termine par un «abrutissement par excès de fatigue» (É. Guillaumin, *Tableaux champêtres*, p. 99).

¹⁴ *Le Monde* 13.10.1928; cité par R. Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, p. 474.

¹⁵ Sur Poulaille et la question de l'authenticité, voir J. Meizoz, *L'Âge du roman parlant (1919-1939)*, troisième partie, chapitre 1. P. Aron relève d'ailleurs ce point commun à Charles-Louis Philippe, Poulaille et Guillaumin: «Parce que ces auteurs ont connu le monde du travail et que c'est au nom de cette connaissance qu'ils ont pris la plume, ils affirment pouvoir tenir un discours singulier sur cet univers, un point de vue de classe orienté par leur parcours biographique» («Éléments pour une poétique de l'écriture du travail et des travailleurs», p. 36).

“la maturité d’esprit nécessaire”.¹⁶ Il en existe toutefois différents types: «Le travail que l’historien effectue dans le cadre de ses recherches pour “se rendre compte” est d’une autre nature que l’expérience ordinaire du labeur»¹⁷. Ce qui différencie encore les écrivains d’origine prolétarienne des écrivains issus de milieux bourgeois faisant l’expérience du travail, c’est précisément leur «milieu», comme le souligne Guillaumin dans la citation ci-dessus. Étant lui-même agriculteur, il a connu la condition paysanne et comprend autrement le rôle qu’y joue le travail¹⁸. Malgré sa rudesse, ce dernier véhicule néanmoins des valeurs positives: «Demain, chacun reprendra le cours normal de son existence, et la vie sera fêtée encore par les ruraux dans la noblesse de leur labeur incessant.»¹⁹

En effet, si le travail rythme les saisons dans *Tableaux champêtres*, *La vie d’un simple* montre également à quel point il rythme la vie des paysans. C’est ainsi l’ouvrage bien fait qui marque le passage à l’âge adulte. Les adolescents, parfois qualifiés de «bons à rien»²⁰, l’apprennent à leurs dépens, comme dans cette scène de battage au fléau:

Louis excitait mon amour-propre:

«Nous en mettons encore un peu, hein? Tu porteras bien; c’est là que nous allons voir si tu es un homme.»

Tenant à me montrer homme, je consentais à laisser grossir le chargement tant et si bien qu’il m’en craquait dans les reins lorsqu’on soulevait... Au début, je m’en tirais pourtant vaille que vaille. Mais après un moment, j’étais en nage et suffoquant. [...] J’ai remarqué depuis que tous les débutants connaissent ces ennuis-là. Quand on commence à travailler, on a tout de suite le désir de faire aussi bien que les grands; mais on manque de force, d’adresse et d’expérience. Les autres font sonner bien haut leur supériorité, conséquence de leur âge; et l’on souffre de leurs railleries sans indulgence²¹.

Dans cette conception virile du travail²², où force et résistance sont valorisées, le passage à l’âge adulte s’accomplit par la maîtrise des tâches ouvrières: on devient «bon à quelque chose». Aussi n’est-il pas étonnant que Tiennon ressent beaucoup de fierté à être présenté comme le meilleur «laboureur»²³ et qu’il espère mourir à l’ouvrage afin que l’on puisse dire: «Le père Tiennon a cassé sa pipe; il était bien vieux, bien usé; mais point à charge. Jusqu’au bout il a travaillé.»²⁴

Malgré les difficultés et les tourments, le travail est en effet utile et valorisant, et s’oppose à l’oisiveté dont les maux sont pires que les souffrances ressenties aux champs:

J’ai pu me rendre compte, pendant mon séjour dans cette maison, que l’oisiveté n’est vraiment pas enviable. Le travail, souvent pénible, douloureux, accablant, mais toujours intéressant, – sinon passionnant, – est encore contre l’ennui le meilleur des dérivatifs. Le «patron», tel un fauve en cage, s’ennuyait de façon atroce. Comme distraction, il se versait du vin blanc ou de grandes rasades d’eau-de-vie...²⁵

L’opposition entre travail et oisiveté n’est pas nouvelle. Lucien Febvre montre que l’Église a cherché à glorifier le travail manuel, qui «sauve le travailleur du plus grand des vices, du vice qui engendre tous les autres d’après la vieille tradition chrétienne: l’oisiveté»²⁶.

Mais contrairement à Moselly, dont *Fils de gueux* suggère que ce travail de la terre honnête et éreintant permet de sortir de la misère, Guillaumin souligne l’inexorable asservissement des métayers dans *La vie d’un simple*. Le problème principal n’est pas tant le travail en soi pour l’auteur; c’est avant tout la

¹⁶ C. Chevandier, «Le travail, l’expérience, l’historien», p. 215.

¹⁷ C. Chevandier, «Le travail, l’expérience, l’historien», p. 218. T. Pillon arrive aux mêmes conclusions lorsqu’il compare l’expérience à l’usine de Robert Linhart à celle de ses «compagnons ouvriers “de métier”» («Le corps ouvrier au travail», p. 152).

¹⁸ Selon J. Boissel («Littérature et condition paysanne», p. 147), «Ce que *L’Éducation sentimentale* est pour la condition bourgeoise de la même époque, *La vie d’un simple* l’est pour la condition paysanne».

¹⁹ É. Guillaumin, *Tableaux champêtres*, p. 28.

²⁰ É. Guillaumin, *La vie d’un simple*, 1943, p. 73

²¹ É. Guillaumin, *La vie d’un simple*, 1943, p. 76.

²² Sur ce point, voir T. Pillon, «Le corps ouvrier au travail».

²³ É. Guillaumin, *La vie d’un simple*, 1943, p. 181.

²⁴ É. Guillaumin, *La vie d’un simple*, 1943, p. 322. Même idée chez É. Moselly: «Le vieux était mort en plein travail, à son poste, comme le soldat qui tombe sur le champ de bataille» (*Fils de gueux*, p. 177-178, cité par C. Rothiot, «Le “travail de terre”, une philosophie de la vie dans *Fils de gueux* d’Émile Moselly», p. 331).

²⁵ É. Guillaumin, *La vie d’un simple*, 1922, p. 161

²⁶ L. Febvre, «Travail», p. 841. Constat identique chez Moselly, où le baron Hériat, «oisif et décadent» meurt ruiné et abandonné (C. Rothiot, «Le “travail de terre”, une philosophie de la vie dans *Fils de gueux* d’Émile Moselly», p. 323).

condition de métayer, de petit travailleur de la terre à la botte de maîtres souvent malhonnêtes. Le travail sauve du vice de l'oisiveté, mais que procure-t-il? On peut se convaincre de l'utilité de pénibles labeurs lorsque les fruits en sont récoltés, mais Tiennon s'insurge de voir les maîtres jouir de ces fruits à la place des ouvriers. S'il n'est pas question de révolte dans le livre, le personnage principal porte néanmoins un regard désabusé sur sa condition dans le chapitre 44, alors qu'il est contraint de quitter sa métairie. Il y décrit l'année de travail du cultivateur, souvent perturbée par les aléas de la météo, les maladies, les privations, ou la fourberie des maîtres. Et de conclure: «Je me pris à réfléchir sur la vie, que je trouvais cruellement bête et triste pour les pauvres gens comme nous. Jamais de plaisir: le travail! le travail! toujours le travail!»; «à nous la peine, aux autres la jouissance!»²⁷ Vers la fin du livre, c'est un politicien qui résume la condition des paysans:

Malheureux ouvriers que le labeur étreint, que la misère guette, travailleurs de la campagne que tout le monde gruge, pouvez-vous dire que vous êtes des hommes? Non, vous n'en avez pas le droit: vous êtes des esclaves²⁸.

Le travail de la terre, décrit avec précision dans l'œuvre de Guillaumin, véhicule des valeurs positives malgré sa pénibilité, mais *La vie d'un simple* souligne également les limites d'un système de métayage qui a trop peu évolué.

2. L'écriture comme travail

L'étude de *La vie d'un simple* invite aussi à considérer le travail que représente l'écriture du roman. Les métaphores du monde paysan sont souvent employées par Guillaumin lui-même ou par des critiques pour le décrire, et cet extrait cité plus haut sur l'ouvrage agricole pourrait aussi s'appliquer à ce que l'auteur dit ressentir de son apprentissage du métier d'écrivain: «Quand on commence à travailler, on a tout de suite le désir de faire aussi bien que les grands; mais on manque de force, d'adresse et d'expérience».

L'introduction à *La vie d'un simple*, intitulée «L'autodidacte devant l'expérience», souligne précisément l'importance de l'expérience dans l'apprentissage de l'écriture littéraire. Dans sa correspondance, Guillaumin rappelle à plusieurs reprises «l'insuffisance de [s]on instruction primaire, – cinq années d'école primaire seulement»²⁹. Il ne va pas jusqu'à se considérer comme un «bon à rien», à l'instar des adolescents qui apprennent le travail de la terre, mais il se présente comme un autodidacte qui apprend le métier en accomplissant des erreurs. S'instruisant aussi auprès de maîtres expérimentés, écrivains ou éditeurs, il s'écrie, quand on lui renvoie un manuscrit lourdement annoté: «que d'utiles leçons dans cet examen minutieux, incitant à la sévérité pour soi-même!»³⁰

Cet apprentissage entraîne une remise en question permanente, Guillaumin «corrigeant» la plupart de ses textes lorsqu'une réédition se présente: «il m'avait paru nécessaire de soumettre chacune des pages à une retouche sévère, de dire les mêmes choses avec plus de concision, de pourchasser les négligences de style, de rechercher l'expression juste.»³¹ Un verbe employé pour décrire cette action est éloquent: «débroussailler»³². Pour rester dans les métaphores agricoles, René Serre ajoute: «en bon travailleur, il n'a pas craint de redresser un sillon défectueux»³³. Se considérant comme malhabile, Guillaumin veut apprendre les gestes justes et la comparaison de Mathé est heureuse: «On imagine le romancier novice [...] faisant, défaisant et refaisant ses phrases avec la même patience qui lui permet de polir des heures entières un manche d'outil avec la lame de son couteau.»³⁴ Guillaumin aborde le travail de la plume comme celui de la terre, avec rigueur et minutie³⁵, lors de la rédaction, mais aussi lors de la correction sur épreuves, et même après publication, ce qui fait perdre patience à certains éditeurs³⁶.

²⁷ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1904, p. 236 et 242.

²⁸ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1904, p. 299.

²⁹ Lettre d'É. Guillaumin à M. Brisson, 5.11.1899, Archives départementales de l'Allier, Fonds É. Guillaumin, 47J68.

³⁰ É. Guillaumin, «Vingt ans après», p. 1.

³¹ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1943, p. 16.

³² É. Guillaumin, *Tableaux champêtres*, p. 11.

³³ R. Serre, *École libératrice*, 8.11.1951; cité par R. Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, p. 490.

³⁴ R. Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, p. 213.

³⁵ Voir la lettre d'É. Guillaumin à A. Boisserie, 18.07.1943, Archives départementales de l'Allier, Fonds É. Guillaumin, 47J68.

³⁶ Voir par exemple la correspondance autour de l'édition de 1945 aux Éditions nationales dans R. Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, p. 663-664.

La vie d'un simple a connu quatre états différents: l'édition originale de 1904 publiée chez Stock; un texte largement remanié en 1922 au gré d'une réédition chez Nelson; une édition «définitive» en 1943 chez Stock, pour laquelle Guillaumin reprend certaines corrections de l'édition Nelson, en supprime d'autres et en ajoute; puis une luxueuse édition illustrée aux Éditions nationales (1945) qui, à la suite d'un malentendu, reprend le texte de 1904, auquel l'auteur apporte néanmoins de nouvelles modifications³⁷. Les rééditions lui permettent de corriger ce qu'il considère comme des faiblesses, là où certains y voyaient le charme de l'œuvre:

Comparés aux romans de M. Moselly ou de M. Guillaumin, je dirais volontiers que *Marie-Claire* et *Nono* sont des livres trop bien faits. Sincères, soit, mais d'une sincérité littéraire et revue, dans le sens de la simplicité pour *Marie-Claire*, dans le sens d'un pittoresque artificiel pour *Nono*³⁸.

La révision de *La vie d'un simple* que propose Guillaumin vise cependant à rendre le livre aussi «bien fait» que *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, par exemple, en corrigeant «dans le sens de la simplicité». Fruit d'une élaboration diligente, la simplicité du style émerge en effet dans un second temps, comme le montre l'analyse d'extraits caractéristiques, selon Mathé, du style de Guillaumin. Ainsi de cet ablatif absolu: «Quelques jours après, **le seigle mûr**, il me fallut repartir – au-devant d'une nouvelle frayeur peut-être plus vive encore.»³⁹ Mathé cite en fait l'édition Nelson, finement retravaillée, alors que l'édition originale présentait une subordonnée et quelques longueurs, qui permettent, en comparaison, d'apprécier la concision de la tournure de 1922:

Quand le seigle fut mûr, – et cela ne tarda guère, – il me fallut repartir. Je n'étais pas entièrement revenu de ma frayeur ancienne, et voici qu'au lendemain de cette reprise j'en eus une nouvelle, peut-être plus vive encore⁴⁰.

De même, la préférence de Guillaumin pour les participiales apposées («Songeant qu'à sept ans m'advenaient ces aventures [...]»⁴¹) est le fruit d'un travail de réécriture: «Quand je songe que je n'avais pas encore sept ans quand m'arrivaient ces aventures [...]»⁴². Concision et parataxe insufflent un nouveau rythme dans le texte de 1922, notamment à l'aide de la nominalisation: «dès qu'il eut l'occasion de me voir» devient «à sa première visite»; «à l'heure où nous soupions», «à l'heure de la soupe»; et «dès qu'ils avaient mangé», «sitôt le repas fini». Ce qui est caractéristique du style de Guillaumin dans *La vie d'un simple* ne lui vient donc pas naturellement. Un dernier exemple, un peu plus long, montre à quel point cette recherche de concision sert un objectif poétique dans cet extrait où l'auteur choisit un rythme plus vif pour décrire la succession des saisons:

Avril survient et la douceur; les pêcheurs sont roses et les cerisiers blancs, les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux chantent; **tout cela est bien beau pour ceux qui ont la faculté d'en jouir: mais pour nous, ça signifie seulement qu'il faut se hâter de labourer, de planter les pommes de terre**. Vient mai, le fameux *beau mois de Mai*, souvent pluvieux et maussade, mais **à qui** les jeunes frondaisons vertes font toujours une parure agréable: **il faut briser les jachères, curer les fossés, biner**⁴³.

Avril survient et la douceur; les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux piaillent, les pêcheurs sont roses et les cerisiers blancs. – **Vite aux emblavures d'orge, de pommes de terre, de betteraves, vite au jardin!**

Le «beau mois de mai» se montre souvent pluvieux et maussade, mais les jeunes frondaisons vertes lui font toujours une parure agréable. – **Mettons la charrue dans les jachères; nettoyons les fossés, sarclons et binons!**⁴⁴

³⁷ Une comparaison de ces quatre éditions est prévue sur la plateforme www.variance.ch en 2022. Guillaumin a également réécrit ses autres romans, pour les mêmes raisons.

³⁸ C. Marbo, «Les romans», p. 503.

³⁹ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1922, p. 24, je souligne.

⁴⁰ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1904, p. 13.

⁴¹ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1922, p. 36.

⁴² É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1904, p. 24.

⁴³ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1904, p. 236-237, je souligne.

⁴⁴ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1922, p. 281, je souligne.

L'impératif et des phrases nominales remplacent des phrases de plus grande complexité (l'impersonnel «il faut», le relatif «à qui»). La répétition de l'adverbe «vite» évoque par ailleurs la précipitation de manière plus économe – et plus vive – que l'expression «il faut se hâter».

Des commentateurs se sont néanmoins demandé si Guillaumin ne s'était pas éloigné, par le travail de réécriture, de la spontanéité qui faisait sa force, sans parvenir au résultat plus en maîtrise qu'il visait:

M. Émile Guillaumin, modeste cultivateur, aurait pu nous donner des œuvres extraordinaires, s'il avait su sauvegarder sa spontanéité. Malheureusement, il s'est pourvu d'une culture de hasard qui contrarie parfois l'élan de ses instincts. Il a, d'ailleurs, un style d'emprunt dont le soin fait mieux ressortir les incorrections⁴⁵.

Sentant lui-même qu'il était peut-être allé trop loin, Guillaumin se repent et fait en partie marche arrière pour l'édition de 1943, interrompant son apprentissage du métier d'écrivain (tel qu'il se le représentait)⁴⁶. Vernois résume ainsi ce demi-échec:

Il laissait, somme toute, entier le problème rustique: à contre-cœur il devenait ce qu'on avait fait de lui. Prisonnier de la critique, auteur «naïf» malgré lui, il abandonnait le travail de correction ébauché où, bien souvent, il avait progressé et déjà à demi-réussi. Il espérait devenir écrivain: on le priait de continuer à jouer un personnage⁴⁷.

3. Travailleur-écrivain ou écrivain qui travaille?⁴⁸

Vernois met le doigt sur le piège de ce double statut de paysan et d'écrivain. L'origine et la profession de Guillaumin, de même que le style de son texte, ont sans doute joué un rôle majeur dans la réception de *La vie d'un simple*, souvent considérée comme une œuvre de témoignage plutôt que comme un roman. L'auteur est un paysan qui écrit. C'est une garantie d'authenticité qui permet une description très précise du travail, de l'intérieur, non seulement des gestes accomplis, mais aussi des sensations ressenties lors de leur exécution. Son parcours le distingue également de ceux d'écrivains qui font l'expérience du travail (comme Simone Weil ou Robert Linhart), et il peut ainsi considérer la condition des paysans dans une perspective plus large.

Si l'agriculture est sa première profession d'un point de vue chronologique, elle occupe également une place dominante dans son activité régulière, surtout dans les premières années: Guillaumin écrit le soir sur une table mal éclairée, dans le froid, après sa journée de travail; surtout en hiver et au printemps, car il doit «abandonner la plume entièrement» pendant «les grands travaux d'été»⁴⁹. L'écriture est néanmoins un métier à part entière et c'est un travail qu'il doit accomplir avec la même rigueur que celui de la terre. Il s'est intéressé à la littérature dès son plus jeune âge, donnant dans un premier temps sa préférence à la poésie. Il n'a pas pris la plume en tant que paysan pour exprimer un témoignage du monde rural, mais en tant qu'écrivain qui trouve dans la veine rustique un genre qui le fait reconnaître, après quelques poésies publiées sous pseudonyme (Max Audier). Dans ce sens, il se distingue d'ouvriers qui penseraient qu'«écrire n'est pas [leur] métier»⁵⁰.

Néanmoins, la réception critique voit Guillaumin comme un paysan qui témoigne de son quotidien, ce qui l'empêche de s'épanouir comme écrivain. Après le succès de *La vie d'un simple*, il lui fut d'ailleurs de plus en plus difficile de faire publier des œuvres de fiction⁵¹. Ainsi, s'il était intéressé par le journalisme depuis le début de sa carrière, c'est peu à peu devenu sa seule activité d'écriture, une activité de repli⁵². Ironie du destin pour un auteur qui choisit le roman régionaliste par volonté de parler des

⁴⁵ Florian-Parmentier, *La littérature & l'époque*, p. 451-452.

⁴⁶ Si le prix Sully-Olivier de Serres obtenu par Guillaumin en 1942 a peut-être contribué à faire accepter des changements importants à son éditeur, l'auteur ne semble pas avoir subi de pressions pour conformer le livre aux goûts du régime de Vichy, dont le prix Sully marquerait «l'anti-intellectualisme dans sa version rustique» (A.-M. Thiesse, *Écrire la France*, p. 280; voir aussi la p. 164 sur la tentative de récupération de Guillaumin par le régime vichyste).

⁴⁷ P. Vernois, *Le style rustique dans les romans champêtres après G. Sand*, p. 238. Commentant le style des écrivains prolétariens, P. Aron relève quant à lui l'écueil auquel font face ces derniers: «il s'agira d'éviter les signes trop manifestes de littérarité qui entraîneraient le lecteur vers des pratiques littéraires plus habituelles, et donc s'éloignant de l'impératif premier de la vérité» («Éléments pour une poétique de l'écriture du travail et des travailleurs», p. 36).

⁴⁸ La formule reprend le titre d'un chapitre de C. Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail*, p. 43.

⁴⁹ Lettre d'É. Guillaumin à E. Fournière, 14.12.1902, Archives départementales de l'Allier, Fonds É. Guillaumin, 47J68.

⁵⁰ C. Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail*, p. 56.

⁵¹ Voir notamment A. Decorps, *Émile Guillaumin, journaliste*, p. 14.

⁵² A. Roche, *Émile Guillaumin*, p. 124.

paysans, contrairement à Léon Cladel, qui y parviendrait, selon Bourdieu, par vocation négative⁵³. Roche montre cependant que si Guillaumin a bien choisi de parler des paysans par vocation, il n'est pas jugé légitime d'en parler comme il le souhaite: «dépouillé de son identité d'écrivain», «il accepte le rôle qu'on lui assigne, la position de scribe»⁵⁴.

Dans *La vie d'un simple*, Guillaumin avait pourtant pris soin de distinguer ses deux activités, travail de la terre et travail de la plume, par la mise en scène d'un témoignage, lieu commun en littérature, qui consacrait son statut d'écrivain, plutôt que par un récit autobiographique qui pourrait en limiter la réception à sa valeur documentaire⁵⁵. Si la description du travail dans l'œuvre de Guillaumin intéresse les historiens et les sociologues, il faut encore se pencher sur la dimension littéraire de ses textes afin de mieux comprendre le travail tout aussi rigoureux de rédaction et de correction. Le travail de la plume et le travail de la terre présentent bien des points communs pour Guillaumin – certains peut-être moins attendus, comme l'effet du froid dans les deux activités:

Je fus comme poussé par le sujet, écrivant cela d'arrache-pied aux veillées tard prolongées d'un automne et d'un hiver, dans une chambre sans feu. Une brique aux pieds, bien enveloppée, garde longtemps sa chaleur; le souffle, bien utilisé, assouplit **les doigts gourds et crevassés**...⁵⁶

Oh! ces terribles factions d'hiver, alors que l'on est enduit de boue tout au long des jambes, que l'on a les pieds mouillés et que le froid étreint, quoi qu'on fasse, en une progression méchante! On ne peut pas s'asseoir; les bouchures dépouillées ne donnent plus d'abri; **les doigts gourds et crevassés** font mal; un tremblement inconscient vous agite: oh! qu'on est malheureux!⁵⁷

Bibliographie

- ARON, Paul, «Éléments pour une poétique de l'écriture du travail et des travailleurs», *Intercâmbio*, 5 (2012), p. 32-49.
- BLOCH, Jean-Richard, *Carnaval est mort*, Paris, NRF, 1929.
- BOISSEL, Jean, «Littérature et condition paysanne: "La vie d'un simple", d'Émile Guillaumin (1904)», *Ethnologie française*, 6 (1976), vol. 2, p. 143-148.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998 (1992).
- CHEVANDIER, Christian, «Le travail, l'expérience, l'historien», in Anne-Marie Arborio, Yves Cohen, Pierre Fournier, Nicolas Hatzfeld, Cédric Lomba, Séverin Muller (éds), *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris, La Découverte, 2008, p. 215-228.
- DECORPS, Antoine, *Émile Guillaumin, journaliste. Une morale populaire et un idéal d'élévation paysanne*, Paris, L'Harmattan, 2022.
- FEBVRE, Lucien, «Travail. Évolution d'un mot et d'une idée» [1948], in Lucien Febvre, *Vivre l'histoire*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 2009, p. 839-846.
- FLORIAN-PARMENTIER, *La littérature & l'époque; histoire de la littérature française de 1885 à nos jours*, Paris, Eugène Figuière et Cie, 1914.
- GRENOUILLET, Corinne, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXIe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- GUILLAUMIN, Émile, *Tableaux champêtres*, Moulins, Crépin-Leblond, 1931 (1901).
- , *La vie d'un simple*, Paris, Stock, 1904.

⁵³ P. Bourdieu, *Les règles de l'art*, p. 431; la démonstration s'appuie sur R. Ponton, «Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle».

⁵⁴ A. Roche, *Émile Guillaumin*, p. 109; 122. Voir également A.-M. Thiesse, *Écrire la France*, p. 162, 164 et 169.

⁵⁵ L'autobiographie est d'ailleurs la première posture qui s'offre aux écrivains prolétariens selon P. Aron, «Éléments pour une poétique de l'écriture du travail et des travailleurs», p. 36.

⁵⁶ É. Guillaumin, «Vingt ans après», p. 1, je souligne.

⁵⁷ É. Guillaumin, *La vie d'un simple*, 1943, p. 47, je souligne.

- , *La vie d'un simple*, Paris, Nelson, 1922.
- , *La vie d'un simple*, Paris, Stock, 1943.
- , «Vingt ans après», *Le Peuple*, 17 mai 1926, p. 1.
- JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme: roman contemporain et partage des lieux*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, 2019.
- MALVA, Constant, *Ma nuit au jour le jour*, Bruxelles, Labor, 2001 (1953).
- MARBO, Camille, «Les romans», *La Revue du mois*, 10 avril 1911, p. 502-505.
- MATHÉ, Roger, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, Paris, Nizet, 1966.
- MEIZOZ, Jérôme, *L'Âge du roman parlant (1919-1939): écrivains, critiques, pédagogues et linguistes en débat*, Genève, Droz, 2015 (2001).
- MOSELLY, Émile, *Fils de gueux*, Paris, Albin Michel, 1929 (1912).
- PILLON, Thierry, «Le corps ouvrier au travail», *Travailler*, 32 (2014), p. 151-169.
- PONTON, Rémy, «Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18 (1977), p. 62-71.
- ROCHE, Agnès, *Émile Guillaumin. Un paysan en littérature*, Paris, CNRS éditions, 2006.
- ROTHIOT, Carine, «Le “travail de terre”, une philosophie de la vie dans *Fils de gueux* d'Émile Moselly», in Patrice Marcilloux (éd), *Le Travail en représentations*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005, p. 321-334.
- THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF, 1991.
- VERNOIS, Paul, *Le style rustique dans les romans champêtres après G. Sand: problèmes de nature et d'emploi*, Université de Clermont-Ferrand, Paris, PUF, 1963.